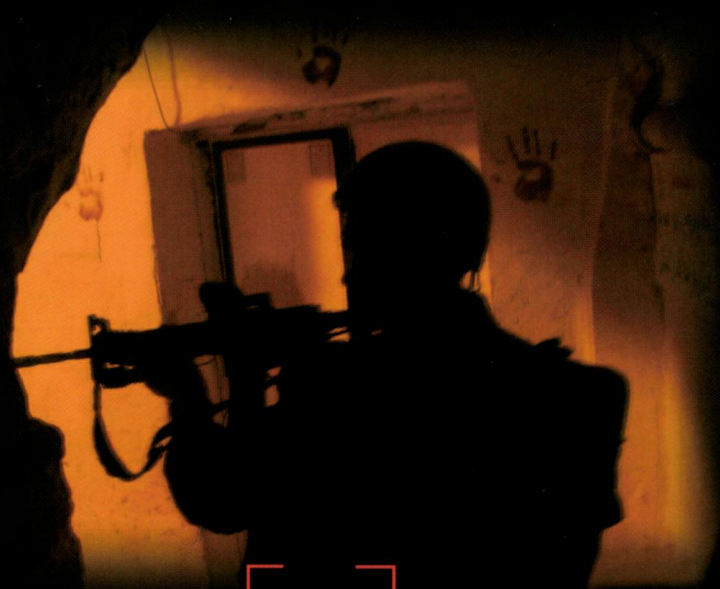


Noam Ohana

JOURNAL DE GUERRE

**de Sciences Po
aux unités d'élite de Tsahal**



**DENOËL
IMPACTS**

Extrait de la publication

Journal de guerre

Noam Ohana

Journal de guerre

**De Sciences Po
aux unités d'élite de Tshal**



© *Éditions Denoël, 2007.*

Extrait de la publication

À Dan.

« Jamais le meurtre ne sera à mes yeux un objet d'admiration et un argument de liberté. Je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste. »

**CHATEAUBRIAND,
*Mémoires d'outre-tombe.***

***Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ?
Et si je ne suis que pour moi, que suis-je ?
Et si pas maintenant, alors quand ?***

**HILLEL L'ANCIEN,
*Maximes des pères (1 ; 14).***

Avant-propos

C'est au cours d'un dîner parisien qu'est née l'idée de ce livre. J'étais déjà combattant dans la Sayeret Tzanhanim, une unité d'élite de Tsahal. J'étais venu à Paris voir ma famille et mes amis pendant une semaine de permission. Au cœur de la seconde Intifada, en 2003. Et il y a eu ce moment, ce télescopage entre ces deux mondes qui sont les miens. Celui de la guerre au Proche-Orient et celui de ma vie d'avant, plutôt agréable, celle des jeunes Parisiens soucieux de leurs études et de leur carrière à venir.

On me demandait ce que je faisais en Israël. Et je ne sais pas ce qui m'a pris ce soir-là, à l'inverse de toutes les autres fois où j'avais botté en touche, j'ai répondu. J'ai parlé du Hamas, des Brigades des martyrs d'Al-Aqsa, des ruelles de Naplouse et de Ramallah, de Jénine, des petits villages autour de Hébron, des coups de feu, de la mort dans les yeux, des enterrements, des attentats-suicides, des civils – des nôtres et des leurs. J'ai parlé de tout ça et j'ai vu dans le regard de mes interlocuteurs l'étendue de ce qui nous séparait. J'ai vu, plus

que leur incompréhension, leur incapacité à comprendre. Mais comment ? Comment pouvais-je être là-bas et faire de telles choses ? Moi ? Après Sciences Po, après Matignon, après Stanford ?

J'ai donc commencé à écrire. Plus pour tenter de figer cette réalité de la guerre que je vivais « normalement » et qui semblait si incroyable à mes interlocuteurs. Peut-être aussi pour tenter de répondre à leurs questions, questions que je ne m'étais jamais vraiment posées je dois dire. Je me souviens même de la toute première fois que j'ai écrit. De ce grand cahier bleu que je traînais avec moi dans cette base avancée à quelques kilomètres de Naplouse et sur lequel je jetais quelques notes, avant ou après une opération. Je me souviens du regard interloqué de mes frères d'armes.

Ce livre est d'abord un récit. Celui de mon expérience dans une unité antiterroriste de Tsahal. Il n'a pas été écrit dans un souci d'objectivité ou de conciliation. Il raconte la colère et l'engagement d'un Juif français meurtri par les scènes de violences à Jérusalem et en banlieue parisienne. Il n'y aura pas dans ces pages de faits d'armes ou de scènes d'héroïsme hollywoodien. Il y a la guerre, à l'état brut, parfois absurde, parfois utile.

Et puis la guerre a passé et j'ai pensé : arrête d'écrire. Après deux ans et demi de combat, je retournais, avec plaisir, à la douceur de ma vie d'avant. Aujourd'hui chargé d'affaires dans un grand fonds d'investissement new-yorkais, je devrais être bien loin du fracas des armes. Mais voilà, la guerre n'a cessé de revenir sous

diverses formes. Il y a ces camarades qui ont disparu. Il y a les spasmes de violence à Gaza ou encore la deuxième guerre du Liban venue me rappeler à l'ordre. Je reste un soldat dans une unité d'élite de Tsahal. Je suis juste un soldat de réserve, sorte de civil en sursis jusqu'à la prochaine guerre. J'ai donc continué à écrire. À chaque fois, je me suis dit que je m'arrêterais à la prochaine flambée de violence. Et j'ai compris que cela n'avait pas de sens, qu'il n'y aurait pas de fin à ce récit.

J'ai compris, trop tard sûrement, qu'il n'y avait pas de véritable retour en arrière possible. Il n'y aura plus, pour moi, de vie d'avant. Il y a le quotidien, bien sûr, mais il sera invariablement troublé par les poussées de fièvre au Proche-Orient, par les annonces guerrières des uns et des autres, par la nécessité absolue d'être avec mon groupe dans les batailles à venir. Et mes mondes continuent de se télescoper. Je reviens tout juste d'une période de réserve à la frontière nord d'Israël. Un module d'entraînement brutal destiné à préparer la guerre d'après. Parce qu'elle n'est jamais très loin, la guerre d'après.

J'écris ces lignes confortablement assis dans la classe affaires de Singapore Airlines. Je vais en Asie du Sud-Est cette fois. Pas à la frontière syrienne ou libanaise préparer la prochaine guerre mais bien à Singapour et à Hong Kong préparer mon prochain investissement. Il y a quelques jours j'ai dormi à même le sol, dans un froid glacial, à la frontière syrienne et mangé du thon en conserve. Ce soir je vais dormir au Ritz-Carlton de

Singapour et dîner dans un grand restaurant. C'est cela la folie de la guerre. C'est cette aptitude à vous rattraper où que vous soyez, quoi que vous fassiez et à vous mettre à nu.

Prologue

Eytan applique la charge sur la porte et nous fait signe de nous abriter. Quelques secondes plus tard, il y a cette déflagration assourdissante, l'impression que vos tympanes vont exploser. Le bruit est terrifiant, la porte littéralement soufflée. Ça y est, maintenant c'est à nous de jouer. Je me précipite à l'intérieur avec mon équipe. Il faut surprendre notre homme dans son lit, ce sont les ordres.

Première pièce. C'est la chambre des enfants, qui hurlent. Nous sommes là, surarmés, avec nos peintures de guerre, le bruit de nos radios et ces jeux de lumière inquiétants. Les murs sont tapissés des petits points rouges de nos viseurs laser et des taches de lumière des torches surpuissantes montées sur nos M-4. Vite, la deuxième pièce. Un salon. Pas là non plus. Doron, notre officier, crie : « À l'étage ! » Nos hommes postés dehors viennent de voir une silhouette à la fenêtre. Pour l'effet de surprise, c'est raté.

On se précipite dans l'escalier. Je le monte quatre à quatre. Une vieille femme nous barre le passage. Elle est hystérique, hurle en arabe de ne pas lui prendre son fils. Deux chambres à l'étage. J'envoie Uriel dans celle de droite et me poste à l'entrée de l'autre, sans me

mettre à découvert. Le canon de mon M-4 et mon œil droit, c'est tout ce qu'on doit voir de moi à l'intérieur de la pièce. Un homme est allongé par terre, au centre, les mains sur la tête, le visage contre le sol. C'est lui. Une femme est assise sur une chaise. Elle pleure. Sa femme. C'est fini.

L'homme que je tiens en joue est un chef de cellule du Hamas à Naplouse. Il a quelques attentats à son actif, dont un plutôt « réussi » à Jérusalem. Pour le Hamas, la « réussite » d'un attentat se mesure au nombre de victimes civiles. Il prévoirait d'organiser un autre attentat-suicide la semaine prochaine. Je lui ordonne de se lever doucement et de soulever son tee-shirt, selon la procédure, pour m'assurer qu'il ne porte pas de ceinture d'explosifs. Je garde mon arme braquée sur lui pendant que Ron le menotte et lui bande les yeux. Il est plutôt calme, on dirait qu'il a l'habitude. Plus que nous en tout cas. On l'embarque. Doron donne l'ordre de rassembler la grand-mère, la femme et les enfants dans le salon du rez-de-chaussée : il s'agit d'éviter qu'ils le voient dans cet état. Nous sortons, le conduisons à la voiture, tout en l'interrogeant : Où se trouve son arme ? Où sont les explosifs ? Il sait que nous allons fouiller la maison de fond en comble, qu'il peut éviter ce souci à sa famille et nous faire gagner du temps. Il ne répond rien, pas un mot.

Nous retournons à l'intérieur et commençons à fouiller le salon sans rien laisser au hasard. La fouille

est particulièrement agressive : nous déplaçons chaque meuble et vidons tous les tiroirs. En quelques secondes la pièce est sens dessus dessous. La femme du suspect semble effondrée. Les enfants recommencent à pleurer. La grand-mère va tourner de l'œil. Mais rien n'y fait : il faut finir le boulot.

On passe à la pièce suivante. La femme demande l'autorisation de monter à l'étage, pour y prendre une couverture. Doron donne son accord. Nous attaquons la cuisine. Les enfants continuent de pleurer et de réclamer leur père. Soudain la radio crépite et la fouille s'arrête. Nos hommes viennent d'apercevoir la femme jetant quelque chose par la fenêtre. On attend : ils vont voir de quoi il s'agit. Ils partagent leur découverte avec nous, par la radio, en ouvrant le sac : « C'est un sac en plastique... avec... des brochures de propagande du Hamas... des cartes de la région... des itinéraires et des cibles marquées au feutre... et un autre sac en papier avec... de l'argent... des liasses... c'est pas de chez nous... des dollars... beaucoup, beaucoup de dollars. »

La femme a tenté de faire disparaître ce paquet compromettant.

L'aube se lève déjà. Nous terminons la fouille et reprenons le chemin de la base, avec notre homme menotté et ce sac en plastique au sujet duquel il devra s'expliquer avec les hommes du Shabak, le service de sécurité intérieure. Je jette un dernier coup d'œil par la lunette arrière. Toute la famille regarde notre convoi s'éloigner. L'homme ne le voit pas, mais sa mère, sa

femme et ses enfants se tiennent sur le pas de la porte. Sauf qu'il n'y a plus de porte.

Le trajet est court.

Nous arrivons dans l'une de nos bases avancées de la région de Naplouse. Il faut attendre les hommes du Shabak. Ils doivent venir récupérer leur « client », comme ils appellent les prisonniers. Le jour se lève. En attendant que notre unité nous envoie un bus pour nous ramener à la base, nous allons dormir dans une sorte de garage aménagé. Mais il faut que l'un d'entre nous reste avec le prisonnier. C'est la règle. Cette fois, c'est mon tour.

L'homme pousse de profonds soupirs, on dirait qu'il trouve le temps long. Moi aussi, à vrai dire. Et je ne suis pas menotté et je n'ai pas les yeux bandés. Je l'installe sur une chaise sans mot dire et lui donne à boire. Non pour qu'il se sente mieux, ni parce que je suis humain, juste parce que c'est comme ça que l'on fait. Il doit avoir quelques années de plus que moi. Peut-être 27 ou 28 ans. L'espérance de vie des chefs du Hamas à Naplouse est courte. Il a de la chance d'être en vie, et il le sait. Tout comme les habitants de Jérusalem qui entendront parler de l'arrestation aux infos du matin. En attendant, c'est juste lui et moi.

Il souffle encore ce vent frais du matin, la fraîcheur venue des montagnes de Jérusalem, avant que le soleil ne s'impose. Je repense au temps qu'il fait à Paris les matins d'automne. Au temps qu'il faisait boulevard

En septembre 2000, après une décennie de normalisation, les perspectives de paix entre Israéliens et Palestiniens s'effondrent et le Proche-Orient s'enfonce dans un nouveau cycle de violence. Pendant ce temps à Paris, un Juif français de vingt-deux ans, Noam Ohana, achève Sciences Po et s'envole pour la Californie intégrer Stanford, l'une des plus prestigieuses universités américaines. Une carrière confortable l'attend.

Mais soudain tout bascule. En France, des synagogues brûlent, en Israël, les attentats-suicides se multiplient, Noam Ohana quitte les rails d'une existence toute tracée, s'installe à Jérusalem et, contre l'avis de sa famille, contre les préventions de la hiérarchie militaire, et après une sélection impitoyable, parvient à intégrer l'un des commandos d'élite les plus renommés de Tsahal : Sayeret Tzanhanim, chargé d'intervenir au cœur des territoires palestiniens.

Ce livre est le récit d'une expérience singulière – celle d'un jeune Juif français qui intègre l'armée israélienne pour y faire la guerre. C'est aussi un document exceptionnel sur une armée au centre de l'actualité. Pour la première fois nous sont montrés les méthodes de formation, l'entraînement et les modes opératoires des unités

d'élite israéliennes. Mais aussi leur quotidien : confrontation avec les civils, fouille des maisons, traque des terroristes et éliminations ciblées. Noam Ohana, avec une franchise sans concession, ne cache rien des dilemmes moraux qu'il a dû affronter, ni du tragique de soldats menant une guerre sans ligne de front.

Noam Ohana a vingt-neuf ans. Désormais, il vit et travaille à New York.

Photographie : D. R.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25945.5  10.07
ISBN 978.2.20725945.0
18 €

